

Mémoires intimes

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

AUBAINE EXTRAORDINAIRE.—Un de nos lecteurs, de retour d'Europe, vient de nous communiquer des notes précises ainsi que des photographies authentiques des principaux personnages du grand drame de la passion et du lieu où il est représenté : "Oberammergau". Ces documents précieux donnent une idée exacte de ces fameuses représentations qui attirent, tous les dix ans, des milliers de spectateurs de toutes les parties du globe. Nous avons obtenu le droit de les reproduire et elles paraîtront dans notre prochain numéro pour la première fois au Canada. Nous prions nos lecteurs d'attirer l'attention de leurs amis sur ce numéro unique dans nos annales.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 30 septembre.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

PREMIÈRES ANNÉES

(Suite)

J'ai raconté précédemment comment j'avais appris l'orthographe : il me prend envie de raconter aujourd'hui comment j'ai appris l'anglais.

Nos plus près voisins — je l'ai dit — étaient une famille anglaise du nom de Houghton.

Pour ne parler que des enfants, cette famille se composait de deux garçons — Bonnie et Dozie — et d'une fillette ; mais laissons celle-ci de côté : je n'étais pas à l'âge où l'intéressante portion de l'humanité qu'on appelle le beau sexe pouvait avoir quelque intérêt pour moi.

Au contraire, j'étais plutôt disposé à regarder avec pitié ces petits êtres fragiles et sans haleine, condamnés à porter des jupons — ce qui les rendait impropres à toutes sortes d'exercices, et en particulier à grimper dans les arbres, à faire la culbute, ou à planter le chène ou le poireau.

Les deux garçons faisaient, avec mon frère Edmond et moi, un quatuor assez bien assorti, l'aîné étant précisément de mon âge, et le cadet de l'âge de mon frère.

Il était donc tout naturel que nous fussions très liés ; et, en dépit de mes préjugés contre les Anglais, et des nombreux conflits que le nom de Papineau soulevait entre nous, nous formions deux paires d'amis d'autant plus assidus dans nos relations, que celles-ci étaient encouragées par nos parents respectifs.

Cet encouragement trouvait sa raison d'être, de part et d'autre, dans deux considérations à peu près identiques.

D'abord, nos deux couples — exception qu'il est bon de rappeler — étaient de naissance condamnés aux cols, aux bretelles, aux chaussettes et aux souliers forcés. C'était fort ennuyeux, mais à quatre on se console plus facilement d'une infortune.

L'autre considération était celle-ci :

De son côté, mon père se disait :

— En jouant toujours avec les petits Houghton, les enfants ne peuvent manquer d'apprendre l'anglais, et c'est dans la première enfance que la langue se forme le mieux à l'accent.

Or du sien, M. Houghton faisait cette réflexion :

— En jouant sans cesse avec les petits Fréchette, Bonnie et Dozie vont infailliblement apprendre le français, et l'apprenant ainsi dès l'enfance, ils le parleront toujours avec un excellent accent.

En sorte que mon père nous répétait souvent :

— Jouez avec les Houghton, ce sont des petits messieurs, et vous apprendrez l'anglais.

Tandis que M. Houghton disait aux siens :

— Jouez avec les petits Fréchette, ils sont bien élevés, et vous apprendrez le français.

Nous nous en donnions à cœur joie, bien entendu : à la toupie, à la chèvre, au cerf-volant, au cheval-fondu, à cache-cache, aux billes, au boute-hors, à frappe-main, à traîne-savatte, à berlurette, etc.

Mon père, qui nous entendait parler souvent de tag, de high-spy, de Jack-in-the-hay, de puss-in-the-corner, de hoppy-go-kicky, s'applaudissait et nous applaudissait :

— Très bien, mes enfants, nous disait-il, je vois que vous apprenez quelque chose. Parlez-vous toujours anglais quand vous jouez ensemble ?

— Toujours, papa.

— Parfait, mes enfants, continuez.

— Eh bien, disait M. Houghton, de son côté, ça marche-t-il, le français ?

— Oh ! yes, papa !

— Vous parlez toujours français ensemble, n'est-ce pas ?

— Oh ! yes, father !

— C'est très bien, boys, continue !

On remarquera sans doute un léger écart de concordance entre ces deux affirmations si positives.

Pourtant, ni les uns ni les autres ne mentaient. En disant que nous parlions toujours anglais, mon frère et moi étions de la meilleure foi du monde ; et nos petits amis étaient aussi sincères en disant qu'ils parlaient français.

Comment cela, s'il vous plaît ? Voici tout le mystère.

Nous avions, sans le savoir, inventé à nous quatre une espèce de jargon que nos deux amis croyaient être du français, et que de notre côté, nous croyions être de l'anglais.

Ce jargon se composait de quelques expressions empruntées aux deux langues, les mots anglais se prononçant avec l'accent français et les mots français se baragouinant à l'anglaise.

Notre canton étant presque exclusivement français, nos voisins étaient plus familiers avec notre langue que nous avec la leur ; il s'en suivait que le français avait le dessus dans cet amalgame hybride.

Quelques légères variantes par-ci par-là, et tout était dit. Très simples, les variantes. Ainsi, comme la négation *non* se traduit par *no* en anglais, les adjectifs possessifs *mon, ton, son* devenaient *mo, to, so*, naturellement.

De sorte que, en y ajoutant l'accent anglais, "mon père, ton frère" se prononçait *mo perr, to frerr*. Et quand Bonnie ou Dozie disait, en confondant les genres comme tout bon Anglais : "Mo perr être plous grande que to sienne" ; nous répondions avec le même accent et la même grammaire : "To merr elle être plous petit que c'ty-là de mod."

Et nous croyions sincèrement parler anglais.

J'étais tout fier, pour ma part de gazouiller si couramment une langue que tout le monde s'accordait à considérer comme très difficile à apprendre, et surtout à prononcer. Et, chose qui flattait tout particulièrement mon amour-propre, cela m'était venu sans le moindre effort de mémoire.

— Ce n'est pas malaisé du tout, maman, je t'assure, répétais-je souvent, il n'y a qu'à s'y mettre.

L'affaire ne pouvait pas marcher sur ce train-là bien longtemps, comme on peut s'en douter. Une si belle découverte ne pouvait pas toujours rester dans l'ombre. La lumière n'est pas faite pour luire sous le boisseau. Voici dans quelle circonstance nos talents de linguistes éclatèrent au grand jour.

Un beau matin, en présence de papa, mon frère me dit :

— Veux-tu me prêter ta toupie ?

— Prends-la si tu veux, lui répondis-je.

— Dites donc, mes enfants, intervint mon père, répétez donc cela en anglais, êtes-vous capables ?

Peuh !... si nous étions capables !

— C'est toi prête to top à mod ? dit Edmond avec assurance.

Et moi de répondre aussi imperturbablement :

— Prenne-lé si toi veule !

Mon père crut que nous plaisantions, d'abord ; mais après un sérieux interrogatoire, au cours duquel nous eûmes à exhiber notre savoir à fond, il lui fallut bien se rendre à l'évidence : suivant l'expression de Brunetière, notre science faisait banqueroute ; nous n'étions pas plus forts en anglais qu'en orthographe, hélas !

Ma vanité se changeait en humiliation, et la satisfaction de mon père en découragement.

Pauvre père, nous l'avons découragé bien des fois, mon frère et moi. Une fois en particulier. C'était dès avant nos premières tentatives de simplifier ainsi la langue de Shakespeare.

Mon frère n'aimait rien tant qu'un cheval et un fouet ; moi, je préférais les livres. Un surtout, qui me jetait dans de profondes rêveries. C'était les Lettres du poète Gilbert à sa sœur.

Il va sans dire que je n'y voyais que du feu :